

## Un trauma, est-ce du réel ?

Sur la page de Sylvie Tronc Faure, Stéphanie Pepe me posait cette question : "Ce qui fait traumatisme par exemple, j'entends ça comme un réel. Ce qui fait irruption dans la réalité psychique et qui provoque l'angoisse ou des symptômes. J'aurais tendance à associer réel avec angoisse, avec éprouvé corporel pénible à supporter. Mais je n'en sais rien à vrai dire. Ça me pose question justement 🤔"

Comme ça me pose question aussi, j'ai répondu ça, et ça m'a paru suffisamment important pour vous le soumettre :

Ça, ce sont les idées de Lacan, que tout le monde reprend sans se poser de questions. Sauf à vous et c'est rudement bien.

Moi, j'ai rencontré le réel, dans mes rêves : quelque chose de vraiment pas symbolisé, quelque chose dont la seule chose que je peux en dire c'est que c'est là, et que je peux pas préciser plus. ça se présente comme des tas d'objets, mais je ne peux en décrire aucun, ou une ville inconnue, mais je ne peux même pas décrire les maisons, les rues, ou même un paysage inconnu trop flou pour pouvoir être décrit. Ça oui, c'est hors symbolique et , constat : ça ne me procure aucune angoisse. Ça sert juste de décor.

D'ailleurs, il faut réfléchir à ça, aussi : qu'est-ce que l'angoisse ? c'est un sentiment procuré par une absence de représentation, mais ça ne veut pas dire que ce n'est pas symbolisé. L'expérience de mes rêves me dit que c'est plutôt l'affect associé à une représentation que je ne veux pas voir, et qui est refoulé. Ne reste plus que l'affect, qui lui-même ne peut pas être nommé comme les autres affects : amour, désir, haine, colère. Son nom aussi est refoulé. Je ne veux pas savoir ce que j'éprouve, même si je l'éprouve quand même. Mon expérience m'a dit , et j'en ai proposé une théorie, ( [https://www.youtube.com/watch?v=9hmn2V\\_boq4](https://www.youtube.com/watch?v=9hmn2V_boq4)) qu'il n'y a jamais d'affect sans représentation, car l'affect est justement ce qui permet à la représentation d'exister comme telle. L'affect est donc le compagnon obligatoire d'une représentation : l'angoisse est liée au symbolique. Elle est même la source du symbolique sous le nom de pulsion de mort. Freud le disait ainsi ; l'affect et la représentation sont les deux ambassadeurs de la psyché. Quand le refoulement est tel qu'il est parvenu à détacher l'affect de la représentation, l'affect est éprouvé quand même mais sous cette forme bizarre qu'on appelle l'angoisse. Et très souvent, la sensation liée à cet affect se présente sous forme de douleur, afin d'écarter l'origine psychique de l'affaire. Ainsi je peux dire : c'est somatique, je vais voir le médecin. Un conflit psychique ? jamais de la vie ! je n'ai pas de conflits psychiques, moi ! (J'invente rien, c'est la réplique que m'a sorti mon frère quand l'hôpital lui a fait porter un holster de mesure de son rythme cardiaque pendant plusieurs jours, parce que les médecins ne trouvaient rien). Mais c'est bien les conflits psychique, la source de l'angoisse, c'est-à-dire des représentations contradictoires. Ça ne peut se passer que dans le symbolique, même si les représentations à la source de la douleur sont refoulées. Rien à voir avec le réel. Mon frère est mort d'un cancer du poumon : rien à voir avec le cœur !

Deux ou trois fois dans ma vie, quelque chose a surgi de manière inattendue. C'était des accidents de voiture. Dans l'un d'eux, quand j'ai senti l'arrière de la voiture chasser, j'ai eu peur bien sûr, mais je me suis aussitôt écrié : "oh le con" ! je m'insultais moi-même, car tout de suite je m'accusais de ce forfait. Il y avait ma femme et ma fille, petite, dans la voiture. Ça aurait pu

être très grave, mais je n'y ai même pas pensé. J'ai fait surgir aussitôt ma culpabilité. Autrement dit, je restituais tout de suite, mais vraiment instantanément, l'accident dans un registre symbolique, celui de ma culpabilité latente. Car, aucun doute, j'étais responsable : j'avais abordé le virage trop vite, même si je ne pouvais pas savoir que la route était couverte d'aiguilles de sapins, ce qui la rendait fort glissante. D'ailleurs, après coup ma femme m'a dit : "tu as voulu nous tuer". Était-elle vraiment sérieuse en le disant ? je ne sais pas, mais ce que je sais, c'est que ça restitue aussi l'accident, pour elle comme pour moi, dans un registre symbolique. Ça lui donne du sens. Parce que c'est hors sens à la base ? je ne crois pas. Je conçois qu'on le comprenne comme ça, et c'est une hypothèse à garder sous le bras, mais pour moi, ça ne colle pas avec mon expérience des rêves.

Ce n'était pas hors sens à la base, parce que nous allions chez les parents de ma femme, comme souvent. Peut-être bien que, sans vouloir le savoir, je n'en avais aucune envie. Je savais très bien comment se passaient ces WE chez les beaux-parents : on ne se disait rien, et, surtout moi, je ne pipais pas un mot, j'attendais que ça finisse, en faisant le gentil et le poli. Avec ma femme, dans la voiture, on ne se disait rien non plus. Je conduisais comme sous hypnose, comme si je me mettais déjà hors service. Ça ne veut pas dire hors sens, bien au contraire : ça veut dire que le sens de tout ça, c'est que ça me faisait chier et que je ne savais pas comment l'éviter. Alors au lieu d'éviter la chose, j'évitais d'y penser, j'évitais la représentation. Je me mettais dans cette sorte de sommeil éveillé qu'on nomme hypnose.

Tout ça pour expliquer que, avant d'incriminer l'inattendu, la rencontre imprévue comme le dit Lacan (il va chercher le terme grec tuché - τυχη – pour faire savant), il faut aller un peu plus loin et se demander de quel inattendu on parle, avant d'incriminer le réel qui est bien facile pour s'éviter toutes ces questions.

Je ne détaille pas les autres accidents, mais c'était du même ordre.

Alors il faut aussi envisager le cas de figure où je n'y suis pour rien : l'accident est le résultat d'une autre série causale dans laquelle je ne suis pas, mais ça me tombe dessus. C'est le conducteur alcoolique en face, qui me rentre dedans, par exemple. C'est un attentat, une catastrophe naturelle. Oui, là, ça surgit et ça ne rentre pas dans mes suites causales symboliques. Du réel? peut-être.

Alors ? ça ne m'est pas arrivé, alors je ne peux rien dire. Ceux à qui s'est arrivé ressortent tous cette histoire de réel, car c'est ce qui traîne partout : ils symbolisent en se servant du concept de réel, ce qui évite aussi de s'interroger sur ce qui s'est vraiment passé pour soi.

J'ai essayé de m'imaginer dans une telle situation. Je suis jeté à terre par le souffle d'une explosion. Ça me surprend, je suis hébété, hagard, perdu. Du réel ? peut-être. Et si c'était, comme dans mon accident de voiture, que, aussitôt, la représentation de la mort est venue ? ou, et, la représentation de la mutilation, ce qui renvoie nécessairement à la castration, mais je ne veux toujours rien en savoir? je veux dire que, aussitôt, une représentation s'impose, et non le réel, une représentation si douloureuse que je la refoule au moment même où je la convoque, ce qui explique mon état d'hébétude.

Il est aussi coutume de répéter, car ça traîne partout, que la mort n'a pas de représentation. c'est une bêtise, nous avons des foules de représentations de la mort à notre disposition, dont la castration qui en est proche quant à l'affect déployé. Nous usons habituellement très tranquillement de ces représentations, mais lorsqu'on est foutu à terre par une explosion, ou par une balle dans la cuisse, ça vient aussitôt, cette fois accompagné d'un affect tout autre car il n'y a plus la distance habituelle. Cette fois je suis concerné. Et j'ai aussitôt l'envie de mettre le doigt dans le trou de balle pour en extraire le corps étranger.

Je dis ça car c'est le symbolique comme tel, ça : j'ai une représentation de moi, et de moi dans mon intégrité corporelle, et voilà qu'on me fout sous le nez une représentation de mon

absence ; ou de l'absence d'un membre. *Fort-da*, j'étais là, je pourrais ne plus y être, mon membre est encore là, il pourrait avoir disparu. Y'a pas plus symbolique que ça. La représentation de l'absence, ce n'est pas l'absence de représentation.

Voilà, j'ai fait part de mes expériences, mais la dernière partie, ce sont des spéculations. Quand je subirai un trauma, je prendrai des notes et je vous en parlerai. Notez que lorsque Lacan parle de réel dans ces cas-là, c'est tout aussi spéculatif, car il ne fait part d'aucune expérience, jamais. Et ceux qui se servent de ses explications, eh bien justement, ils symbolisent en reprenant ses symbolisations en termes de réel.

Lundi 23 août 2021

Le réel, c'est ce que Freud avait appelé le refoulement originaire

**Stéphanie Pepe** Peut-on dire que l'angoisse de castration c'est l'angoisse devant le réel ou du réel ? Encore une question 😊

**Richard Abibon**

Ah ben non! Justement la castration ça n'a rien à voir avec le réel : c'est de l'imaginaire et ça permet de symboliser la différence des sexes. C'est là encore la grande confusion de Lacan répondu partout que le réel serait la source de l'angoisse. Non le réel ne provoque rien du tout, la castration si ! c'est elle la source de l'angoisse.

Attribuer l'angoisse au réel c'est encore une façon de refouler, de ne pas vouloir voir cette foutue castration !

**Stéphanie Pepe**

Il y a donc un réel propre à la parole. Quand on parle, on ne peut tout dire.

**Richard Abibon**

Quand vous parlez du réel propre à la parole, moi j'y entends effectivement tout ce qu'on ne peut pas dire parce que ça n'a pas été symbolisé, comme par exemple les foules dans le métro, le décor des villes, le décor des campagnes : parce que tout ça nous le voyons nous l'entendons, nous ne pouvons pas nous en extraire, mais comme tout ne nous intéresse pas, nous laissons de côté une foule de choses. Et ce n'est pas pour ça que c'est angoissant. C'est juste en dehors de la sphère de nos intérêts.

**Richard Abibon**

La parole laisse de côté aussi tout ce qui a été symbolisé mais refoulé. Notamment du côté de la castration. Par exemple notre intérêt sexuel pour les autres, ou notre angoisse sexuelle à l'égard des autres, et ça c'est refoulé tout en étant parfaitement symbolisé.

**Lemoine Jacques** "En résumé à mon avis le premier objet que l'on a peur de perdre est notre propre corps, première source de notre plaisir d'exister."

**Richard Abibon**

Je pense que c'est le zizi qui nous donne le plaisir d'exister. En tout cas, chez moi, c'est ça. Donc je pense que c'est bien la castration la première crainte et la crainte majeure.

**Lemoine Jacques**

"Est ce possible de se représenter non existant ? Probablement pas "

### **Richard Abibon**

Bien sûr que c'est possible ! c'est même la condition *sine qua non* pour se représenter comme existant. C'est à ça que jouent tous les enfants avec le *fort-da* ou le jeu de coucou-caché, ce qui fait hurler de rire mère et enfant. Je ne me représente là que dans la mesure où je suis capable de me faire disparaître, moi ou n'importe quel objet : telle est la loi du symbolique. Je dispose donc en permanence d'une représentation de moi "pas là" ou "absent", et c'est cela qui ressurgit aussitôt lors de tout accident de la vie dans lequel je risque de disparaître.

Et puis, qui n'a jamais imaginé sa mort ? ce que penserait tel ou tel de mes proches ? qui serait là à mon enterrement ? c'est ça aussi se représenter comme non existant.

C'est pour ça que je ne peux pas suivre les théorisations du trauma en termes de réel.

La sidération dont parlent beaucoup de gens après un trauma me paraît un effet du refoulement de cette représentation de "moi absent, mort démembré ou castré". Ce refoulement demande beaucoup d'énergie, d'où cet état étrange dont parlent ces gens. Évidemment, moi je n'ai jamais ressenti ça dans mes accidents, puisque ma première pensée a été de me restituer dans une chaîne symbolique de culpabilité. Mais ça m'aide à penser d'autres types de trauma. Qui dit culpabilité dit punition, quelque chose qui me tombe dessus n'est forcément pas dû au hasard, ça fait ressortir aussitôt la raison même du refoulement : la conscience de culpabilité, généralement refoulée en vie de veille. C'est une explication imaginaire que l'on se donne pour éviter le non-sens du hasard, le hors symbolique. Mais je la refoule aussitôt pour incriminer à nouveau le hasard : j'étais au mauvais endroit au mauvais moment, c'est tout, figé dans mon effort pour ne pas laisser remonter la représentation de ma culpabilité majeure : avoir désiré mon père, ma mère, mon fils ou ma fille, dont "cela" qui me tombe dessus ne peut être que la conséquence, comme la vengeance divine invoquée dans certaines religions. D'où le mythe du réel, rejoignant en effet tout l'effort de théorisation de Lacan visant à éliminer tout cela au profit du bien plus rassurant "réel".

### **Nathalie Cappe**

Le réel selon Lacan il me semble que c'est défini par l'impossible (à dire ?), non ? . Mais tout ce qui est impossible à dire n'est pas du trauma. Alors c'est vrai qu'il dit que ce serait quand on se "cogne", donc ce serait lié à un évènement "traumatique" (notion très médiatique actuellement), un truc qui ferait effraction et "trou" dans la capacité à symboliser et la continuité d'être, etc. Mais en effet le réel n'est pas que ça. Je le vois comme un truc continu, qui nous environne et avec lequel on compose en permanence par nos capacités à imaginer et symboliser, alors que le trauma serait davantage un évènement ou une situation, particuliers et précis, limité plus ou moins dans le temps, et avec lequel il est vraiment impossible de composer tant qu'on n'est pas accompagné et aidé pour le faire...(par l'analyse par exemple) ?

### **Nathalie Cappe**

J'ajoute qu'en y réfléchissant je pense aussi que le réel à un côté assez sournois : il peut nous traumatiser sans que nous nous en rendions compte immédiatement. Par exemple un climat professionnel destructeur, ou une relation, etc. On "fait avec", mais un jour ça craque parce que c'était néfaste depuis longtemps sans qu'on le ressente clairement.

### **Richard Abibon**

Ce que vous racontez là est typique du refoulement proprement dit, pas du refoulement originaire qui correspond au réel. La sournoiserie implique un jugement et il ne peut y avoir de

jugement hors symbolique. On n'aime pas ce qu'on est en train de vivre là et donc on le refoule. Rien à voir avec du réel.

Quant à l'impossible, en effet, rien que de ce qui est impossible à dire ne fait trauma. Parce que c'est hors symbolique. Pour qu'un trauma se produise, il faut que ça nous dise quelque chose justement, quelque chose de grave, de terrible, que nous refoulons aussitôt justement parce que c'est terrible. Un trou comme vous dites, c'est la définition exacte du symbolique, et en plus par Lacan. Il dit ça dans "le Sinthome". Remarquez c'est en contradiction complète avec ses autres définitions : un trou n'a rien d'impossible, on en rencontre tous les jours, car un trou se définit par ses bords. C'est le contraste surface/rien qui fait le trou et c'est ça le trognon mathématique du symbolique : la différence comme telle. Le fort-da, quoi, jeter l'objet dans le trou, et ainsi en garder la représentation. Un trauma c'est lorsque nous avons conscience que nous aurions pu tomber dans le trou, justement parce que nous avons une représentation de nous présent et une représentation de nous absent, c'est-à-dire dans le trou.

Je le disais déjà dans mon bouquin : la définition du réel par l'impossible ne vaut que si on ajoute "... à symboliser". le réel est ce qui est impossible à symboliser. Mais la plupart des choses que nous taisons, ce n'est pas par impossible à dire c'est par interdit de dire et c'est pas du tout la même chose.

Lacan avait piqué cette formule à Koyré, sans le dire, bien sûr. Mais ce n'était pas du tout le sens que lui donnait Koyré. Ce dernier, philosophe de sciences, disait que "le réel" est explicable par l'impossible c'est-à-dire qu'en physique, la loi n'est que rarement compatible avec l'observation. Il s'appuyait sur Galilée qui avait écrit la loi de la chute des corps en contradiction avec ce que l'on observe : les corps ne tombent pas à la même vitesse en fonction de leur masse ; la loi de Galilée dit que les corps tombent à la même vitesse, quel que soit leur masse, ce qui est IMPOSSIBLE à vérifier de façon pratique, en tout cas, à l'époque de Galilée. Là aussi (comme dans impossible ... à symboliser) il faut préciser : c'est la loi de la chute des corps ... dans le vide ! dans le trou quoi. Mais de quoi parle Koyré ? de la réalité physique, pas du réel impossible à symboliser puisque justement il symbolise. Y'a rien de plus symbolique qu'une loi. Il fait simplement le glissement que tout le monde fait d'employer l'adjectif pour le substantif, le réel pour la réalité.